



HAL
open science

“ Le savant philosophe et le prince savant : Aristote et Alexandre le Grand ”

Maud Pérez-Simon

► To cite this version:

Maud Pérez-Simon. “ Le savant philosophe et le prince savant : Aristote et Alexandre le Grand ”. Pascale Alexandre-Bergues; Jeanyves Guérin. Savoirs et savants dans la littérature (Moyen Âge - XXe siècle), Classiques Garnier, 2010, Rencontres 9, 978-2-8124-0136-7. 10.15122/isbn.978-2-8124-4418-0 . hal-01722133

HAL Id: hal-01722133

<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01722133>

Submitted on 2 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Pour citer cet article :

« Le savant philosophe et le prince savant : Aristote et Alexandre le Grand », *Savoirs et savants dans la littérature (Moyen Âge - XXe siècle)*, publié sous la direction de Pascale Alexandre-Bergues et Jeanyves Guérin, Paris, Classiques Garnier (Rencontres, 9,), 2010, p. 17-33.

« LE SAVANT PHILOSOPHE ET LE PRINCE SAVANT »
ARISTOTE ET ALEXANDRE LE GRAND
Maud Pérez-Simon (UPEMLV)

Introduction

La relation qui s'est tissée entre Alexandre le Grand et Aristote dépasse celle du disciple et de son précepteur. La transmission unilatérale s'est faite émulation et s'est prolongée bien après le départ d'Alexandre. Le philosophe savant a fait du jeune prince un homme capable de voir le monde et de l'interroger. Cette relation a été idéalisée de l'Antiquité au Moyen-Âge. Du IIIe au XVe siècle, les romans consacrés à Alexandre ont, à la croisée de la littérature et de l'histoire, insisté sur cette relation privilégiée et productive entre le maître et son disciple. Tous visent à exalter l'importance de l'éducation intellectuelle et morale dans la formation du futur souverain. Cette exigence confine parfois au merveilleux dans les récits de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge puisqu'elle amène Alexandre à construire un bathyscaphe en verre pour découvrir le fond des mers puis à s'élever dans les airs, tel un aéroneute, emporté par des griffons. Malgré cette dérive dans le domaine du merveilleux, le couple Alexandre-Aristote est fréquemment repris dans les ouvrages didactiques et les miroirs de Prince de la fin du Moyen-Âge. Au fil de ce parcours qui retrace l'histoire et la légende de la relation maître-disciple entre Alexandre et Aristote, nous serons amenés à comprendre le rapport dynamique d'Alexandre aux connaissances qui lui ont été transmises.

Volet historique

Chargé de l'éducation du jeune Macédonien dès 343 avant J.C¹, Aristote a alimenté sa curiosité et lui a prodigué des leçons sur les sciences de la nature et sur les

¹ Alexandre avait alors treize ans.

différents systèmes politiques. On connaît peu de choses sur la nature de son enseignement ; sans doute l'a-t-il instruit aussi dans les matières qu'il a par la suite enseignées dans son « Lycée » : la logique, la physique, la zoologie, la métaphysique et la morale. Il lui a aussi ouvert l'esprit sur la poésie grecque, contrevenant, sur ce point, aux préceptes platoniciens. On sait qu'Aristote avait presque fini de rédiger son *Histoire des animaux* quand Philippe l'a fait venir à la cour de Macédoine. Sans doute a-t-il transmis à son élève sa méthode d'investigation, fondée sur l'observation et son intérêt pour l'étude du vivant². L'Alexandre historique a de fait été marqué par la réflexion de son maître : la tradition antique et les chercheurs modernes ont insisté sur la composition « scientifique » de l'équipe qu'il a constituée pour partir en Orient, comprenant géographes, mathématiciens, astronomes, architectes, botanistes et zoologistes³. Il est très probable qu'Alexandre ait complété et enrichi le travail de son maître en lui envoyant des lettres détaillant ses découvertes ou même des spécimens d'animaux rares, prolongeant ainsi l'enseignement de son maître et lui permettant de continuer ses recherches, de mettre en perspective ses conclusions. En maintenant l'échange savant, Alexandre se montre le digne disciple d'Aristote, faisant de sa démarche de conquête un savoir en action.

Il est à peu près certain qu'il a existé une correspondance entre Aristote et Alexandre. Cicéron déclare à Atticus (*Ad Atticum*, XII, 40) que pour écrire à César, il va prendre modèle sur une lettre d'Aristote à Alexandre. Diogène Laërce (IIIe) mentionne deux traités adressés à Alexandre par Aristote : *Sur la royauté* et *Sur les colonies*, ainsi que quatre lettres. On sait aussi que le traité d'Aristote *Sur le monde* était adressé à Alexandre⁴.

Une relation épistolaire idéalisée

La relation exemplaire du maître et du disciple a été idéalisée et a donné lieu à un exercice de style tel qu'on en faisait composer aux élèves dans les écoles de

² Sur l'éducation d'Alexandre par Aristote, voir Pierre CARLIER, « Aristote », *Alexandre le Grand, Histoire et dictionnaire*, O. Battistini et P. Charvet (dir.), Paris, Bouquins, Robert Laffont, 2004, p. 554-558 et Jean BRUN, *Aristote et le Lycée*, Paris, PUF : Que Sais-je ?, 928, 1992 [1961].

³ Paul PEDECH, *Historiens, compagnons d'Alexandre, Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule*, Les Belles Lettres, 1984. On lira aussi avec profit Claude MOSSE, *Alexandre, la destinée d'un mythe*, biographie Payot, 2001.

⁴ Pierre CARLIER, « Aristote », *Alexandre le Grand, Histoire et dictionnaire*, art. cit. et, dans le même ouvrage, Olivier Battistini, « Lettres d'Alexandre », p. 780-782. On lit aussi chez PLUTARQUE : « C'est chose merveilleuse comme il prenait la peine d'écrire pour ses amis », *Vie des hommes illustres*, LXXIV, Bibliothèque de la Pléiade, p. 375.

rhétorique. Pendant le bas Empire, et jusqu'à l'époque byzantine, ont été rédigées de nombreuses lettres apocryphes, portant principalement sur deux thèmes : sous la plume d'Alexandre, la description des merveilles de l'Inde et sous celle d'Aristote, les conseils les plus hétéroclites adressés au gouvernant. Certaines de ces nombreuses lettres ont pu être regroupées en un "roman épistolaire"⁵ : à chaque étape importante de son expédition, Alexandre écrivait à Aristote pour lui raconter ce qu'il avait fait et ce qu'il avait vu; Aristote, en réponse, le félicitait, lui prodiguait des conseils ou lui demandait des précisions. Ces épîtres ont donné lieu à une importante tradition littéraire. Au VIIIe siècle, quelques-unes de ces lettres figurent parmi les premiers textes grecs à avoir fait l'objet d'une traduction en arabe (alors que la traduction des traités philosophiques et scientifiques d'Aristote n'a commencé qu'un siècle plus tard).

Une version romancée de la vie d'Alexandre, fortement empreinte de merveilleux, apparaît très tôt, probablement rédigée à Alexandrie au IIIe siècle après Jésus Christ. On y trouve la *Lettre d'Alexandre à Aristote sur les merveilles de l'Inde*, lettre dans laquelle Alexandre décrit à son maître les découvertes qu'il fait en Inde après avoir vaincu le roi de Perse, Darius. L'exorde rhétorique montre bien la nature de la relation idéalisée entre Alexandre et le Stagirite :

Conservant toujours ton souvenir, même dans les incertitudes et les dangers de nos combats, maître très cher, (...) et comme je connaissais ton attachement à la philosophie, j'ai jugé nécessaire de te faire une relation écrite des régions de l'Inde, de son climat et de ses espèces innombrables de serpents, d'hommes et d'animaux sauvages, afin que la connaissance de réalités nouvelles puisse contribuer aux progrès de l'étude et de l'esprit⁶.

La dynamique d'échange de savoir est ici bien rendue par la causale et la consécutive. Parce qu'il connaît les sujets d'investigation de son maître et qu'il partage son questionnement, Alexandre participe en décrivant ce qu'il découvre. Dans cette interaction réside la possibilité de faire avancer les connaissances et de faire progresser l'esprit humain. Alexandre rappelle sa collaboration avec Aristote plus loin dans la lettre :

Dans une lettre précédente, je t'avais donné des indications sur l'éclipse de soleil et de lune, sur les mouvements constants des astres et les phénomènes atmosphériques, et je te les ai adressés non sans y avoir déployé le plus grand soin. Et pour ces nouvelles relations où je vais m'engager, je vais tout confier au papier⁷.

⁵ Sur la notion de « roman épistolaire », voir CALLISTHENE (PSEUDO-), *Le Roman d'Alexandre*, G. Bounoure et B. Serret (trad.), Paris, Belles Lettres, 1992, voir l'introduction par G. Bounoure.

⁶ CALLISTHENE (PSEUDO-), *Le Roman d'Alexandre*, *op.cit.*, appendice I, p. 123.

⁷ *Ibid.*, p. 124.

Une fictive lettre antérieure est mentionnée pour donner l'impression d'une correspondance inscrite dans la durée et pour insister sur le foisonnement des échanges. Le lecteur est frustré de ce savoir. C'est une façon de mettre en perspective la « seconde » lettre tout en délaissant les sujets à proprement parler « scientifiques » pour les sujets plus propices à des descriptions échevelées de « serpents, d'animaux sauvages » et de monstres en tous genres. Ces sujets, dont étaient friands les lecteurs de l'Antiquité tardive, sont devenus les thèmes de prédilection des enlumineurs médiévaux, quand l'histoire d'Alexandre a été traduite en français au XIIe et au XIIIe siècle⁸.

La suite du prologue est un exercice de *captatio benevolentiae* :

Et bien que tu sois d'une sagesse consommée, et qu'aucun secours ne soit à désirer pour ton savoir, qui est en parfait accord avec ton époque comme avec les temps futurs, néanmoins, afin que tu aies connaissance de mes exploits, qui te sont chers, et que rien ne te reste inconnu, j'ai cru devoir te rapporter par écrit ce que j'ai vu en Inde au prix de peines infinies (...) car ce sont des matières dignes de mémoire isolément et par leur accumulation variée, selon l'observation que j'en ai faite⁹.

Cette *captatio benevolentiae* valorise le personnage d'Aristote pour sa sagesse consommée et son savoir sans limites et met l'accent sur la relation privilégiée qu'entretiennent les deux hommes : Aristote porte un intérêt particulier aux conquêtes d'Alexandre, Alexandre se donne des peines infinies pour transmettre son expérience à son maître. L'estime réciproque, l'intérêt qu'ils portent l'un à l'autre, le supplément de connaissances apporté par Alexandre à son maître font de cette relation une relation symétrique et fructueuse, comme le montre l'insistance mise sur les siècles à venir : « les temps futurs », « matières dignes de mémoire ». Le lecteur se sent dès lors directement concerné par la lecture, il est le premier bénéficiaire de la relation exceptionnelle qui s'est nouée entre le maître et l'élève. L'interaction savante qui s'est établie entre le maître et son disciple se reporte sur le lecteur qu'elle interpelle. Il

⁸ Voir par exemple l'illustration des manuscrits du *Roman d'Alexandre en prose*. Citons les deux manuscrits disponibles en *fac-simile* : *Le Roman d'Alexandre en prose du manuscrit Royal 15 E VI de la British Library*, Ch. Ferlampin Acher (éd. et analyse des miniatures), en collaboration avec Y. Otaka, Osaka (C. Rech. Intercult. Univ. Otemae), 2003 et *L'Ystoire du bon roi Alixandre. Der Berliner Alexanderroman. Handschrift 78 C 1 des Kupferstichkabinett Preussischer Kulturbesitz Berlin, fac simile*, A. Rieger (dir.), Stuttgart, Verlag Müller & Schindler, 2002.

⁹ Le texte continue : « De personne, je n'eusse cru à l'existence de tant de prodiges, si moi le premier, je fusse allé vérifier tout ce qui s'offrait à ma vue. Il y a lieu de s'émerveiller du nombre de bonnes ou de mauvaises choses que crée la nature, génitrice et mère commune des formes visibles, plantes, minéraux et animaux. Serait-il donné à l'homme de les considérer toutes, je douterais que les mots puissent suffire à désigner une si grande diversité de choses... », *Ibid.*, p.123-4.

devient alors partie prenante dans cette quête dynamique de savoir. La correspondance entre Alexandre et Aristote a rapidement été assimilée par la littérature didactique et la tradition de *Miroir de Prince*. Citons le plus fameux de ces traités, le *Secret des secrets*.

La littérature didactique

Le *Secret des secrets*, inspiré du plus ancien « *speculum principis* », le *as-Siyâsat al-'ammiyah* (c. 724-743)), a été originellement composé en arabe (le *Kitâb Sîr al-'asrâr* (950-975). Il n'est lu en Europe qu'à partir du XIIIe siècle, dans la traduction latine de Philippe de Tripoli, sous le titre : *Secretum secretorum*¹⁰. L'ouvrage a connu un succès immense, de nombreux remaniements et de multiples traductions le langue vernaculaire jusqu'à la fin du XVe siècle. Il figurait encore dans la bibliothèque de Charles le Téméraire à côté du Quinte Curce de Vasque de Lucène, de l'*Histoire d'Alexandre* de Jehan Wauquelin et de l'*Historia de Preliis*. Attribué à Aristote, l'ouvrage prend la forme d'une lettre envoyée par un Aristote vieillissant, ne pouvant remplir tous les offices dont Alexandre l'a chargé et suppléant à cette déficience par des conseils écrits. Le prologue du *secret des secrets* est une longue *excusatio* du vieil homme qui présente auprès de son disciple le livre comme un autre lui-même.

Saches, treschier filz, que j'ay receü ton epistre reveraument et honnourablement sicomme il appartient et ay plainement entendu le grant desir que tu as que je fusse personnellement avecques toy, et te merveilles comment je me puis tant tenir d'aler pardevers toy. Et si me reprens moult et diz qu'il me chault pou de tes besoignes. Et pour ceste, j'ay ordonné et me suis hasté de faire ung livre pour toy, lequel pesera et contendra toutes mes euvres et suppleera mon absence et mes deffaulx, et te sera rigle et doctrine très certaine a toutes tes besoignes, et lesquelles je te monstroie se j'estoie avec toy. Treschier filz, ne me doibz reprendre ne blasmer car tu scéz bien que je ne laisseroie pour riens du monde que je ne venisse a toy se n'estoit pour ce que je suis tresgrief pesant d'aage et en grant foiblece de ma personne ; pourquoy nullement je ne puis aler a toy¹¹.

C'est là le prétexte, longuement développé au début de l'ouvrage, pour remplacer les traditionnelles « lettres¹² » d'Aristote à Alexandre par une « somme » tout à fait

¹⁰ Jacques MONFRIN, « La Place du *Secret des secrets* dans la littérature française médiévale », *Pseudo-Aristote, The Secret of Secrets- Sources and Influences*, W. F. Ryan et C. B. Schmitt (éd.), London, 1982, p. 73-113. Voir aussi : *Pseudo-Aristote, the Secret of secrets, sources and influences*, W. R. Ryan et C. B. Schmitt (éd.), Londres, Warburg Institute surveys, 9, 1982.

¹¹ Le texte du manuscrit conservé à Baltimore (Walters Art Gallery W308) est disponible en ligne dans une édition de Denis Lorée sur le site : <http://www.uhb.fr/alc/medieval/S2.htm#1>. Il s'agit d'une version du XVe siècle.

¹² Citons par exemple la *Rhétorique à Alexandre*, datée du début du IIIe s. av. J.-C. *Rhétorique d'Aristote*, trad. P. Chiron, Les Belles Lettres, 2002, et l'étude de Raffaele DE CESARE, « Volgarizzamenti antico-francesi dei *Praecepta Aristotelis ad Alexandrum* », *Miscellanea del Centro*

exhaustive des connaissances nécessaires à un souverain éclairé. Aristote clame qu'il n'y a pas de savoir qui ne soit dans ce livre et qu'Alexandre pourra y avoir recours en toute occasion. Ce qu'il ne pourra y lire explicitement, l'enseignement du Stagirite lui a donné les moyens de le déduire seul.

Et aussi, tu es tenu par le devoir de sagesse que jamais tu ne me demandes plus aultre chose nulle, fors ce qui est contenu en cest livre car se tu le lis diligemment et tu l'entendes plainement et que tu saches ce qui est contenu en icelui, sans nulle doubtte, tu aras ce que tu desires car dieu t'a donné telle grace, tel entendement et subtilité de grant engin et de science. Et aussi, par la doctrine que je t'ay autrefois donnée que, par toy mesmes, pourras concevoir et entendre et savoir tout ce que tu desires et demandes.

À la frontière entre miroir de prince, encyclopédie et traité de morale, le *Secret des secrets* recèle nombre de conseils sur l'hygiène, la justice, la physiognomonie, l'alchimie et le gouvernement. Le caractère hétérogène de l'ouvrage ne lui a pas porté préjudice et le nombre de manuscrits dans différentes langues atteste que c'était la lecture des prédilections des plus grands princes d'Europe.

Parallèlement à cette tradition d'enseignement parfois austère, la relation maître élève a aussi donné naissance à une tradition narrative fantaisiste voire facétieuse. Dans le *Secret aux philosophes*, traité pédagogique de la fin du XIIIe, on trouve, à l'orée de des chapitres sur l'éducation sexuelle l'édifiante anecdote de la pucelle venimeuse : un voisin de Macédoine, apprenant la naissance d'Alexandre et ses futurs succès militaires, fait élever en même temps que lui une jeune femme, nourrie exclusivement de venin, et dont les baisers sont destinés à tuer le jeune héros. Alexandre n'est préservé de cette beauté fatale que parce que ses précepteurs, Aristote et Socrate, font éprouver ses embrassements par de malheureux « goûteurs ». La sagesse pratique du pédagogue reste conforme à l'image attendue, malgré le caractère équivoque de la situation¹³.

Plus bouffon, le *lai d'Aristote*, tourne le vieil homme en ridicule. Alexandre ayant succombé aux charmes de Phillis, est tancé par son maître qui le prévient contre les femmes, leurs ruses et contre l'amour en général. Phillis promet à Alexandre qu'elle séduira le maître. Celui-ci tombe si bien dans le piège qu'il obéit à la jeune femme et la promène sur son dos dans les jardins du palais, sous le regard médusé

di Studi Medievali, ser. 2, Milan, 1958, p. 50, p. 8-10, et p. 80-98.

¹³ Claude THOMASSET, *Commentaire du dialogue de Placides et Timéo : une vision du monde à la fin du XIIIe siècle*, Genève : Droz, Publications romanes et françaises, 1982.

d'Alexandre¹⁴. Aristote parvient à faire de cette situation ridicule un exemple pour son élève : il l'engage à être témoin de la perfidie féminine. Si lui, le plus savant, a été dupé par une femme, quel n'aurait pas été le danger pour son jeune élève ! Cette scène est souvent mise en parallèle avec d'autres exemples de la ruse des femmes. On la trouve illustrée sur une tapisserie du XIV^e siècle conservée à l'Augustiner Museum de Freiburg et sur un chapiteau qui se trouve à l'entrée de l'église St Pierre de Caen (milieu du XIV^e siècle) accompagnée des neuf scènes suivantes : de gauche à droite, Samson combattant le lion, Dalila coupant les cheveux de Samson, Philis sollicitant Aristote dans son travail, la même Philis chevauchant Aristote, Virgile amoureux d'une belle Romaine, Virgile dans le panier, Yvain à la fontaine magique déclenchant foudre et grêle, Yvain demandant la main de Laudine, une jeune fille soumettant une licorne. Sur un fond topique de misogynie féminine, le *Lai d'Aristote* joue avec les attentes créées par le personnage d'Aristote : même ridicule, il est doué d'une remarque présence d'esprit et fait de lui-même un objet d'enseignement. C'est sur cette veine rhétorique du personnage que nous nous pencherons maintenant.

Le Roman d'Alexandre en vers et l'éducation rhétorique d'Alexandre

La relation d'Aristote à Alexandre offrait à la pensée un modèle idéal d'enseignement qui a souvent servi de prétexte à l'écriture. Déclinée dans différents genres littéraires – épistolaire, didactique, narratif ou anecdotique – la relation du prince savant au savant philosophe est marquée du sceau de la surenchère entre maître et disciple¹⁵.

Alexandre de Paris, auteur du *Roman d'Alexandre en vers*, a bien compris cette dynamique et en fait l'un des ressorts narratifs de son ouvrage. Alexandre de Paris, auteur du XII^e siècle, a consacré à Alexandre un roman long de 16000 vers en

¹⁴ Pietro MARSILLI, « Réception et diffusion iconographique du conte d'Aristote et Phillis en Europe depuis le Moyen Âge », dans *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge*, Actes du colloque (mars 1983), Université de Picardie, Centres d'études médiévales, sous D. Buschinger et A. Crépin (dir.), Göppingen, 1984, p. 239-269. Hans Baldung Grien a pérennisé l'image dans un dessin daté de 1503 et conservé au Louvre sous le numéro d'inventaire 18865.

¹⁵ Sur l'éducation d'Alexandre dans les romans médiévaux, on pourra consulter Marjory RIGBY, « The education of Alexander the Great and Florimont », *The Modern language review*, 57, 1962, p. 392-396 et Kornelis SNEYDERS DE VOGEL, « L'Education d'Alexandre le Grand », *Neophilologus*, XXVIII, 1943, p. 161-171.

laises de dodécasyllabes monorimes¹⁶. Ce roman, relativement peu connu aujourd'hui et édité récemment a eu un tel succès au Moyen Âge que c'est d'après lui que les dodécasyllabes ont été rebaptisés « alexandrins », du nom du héros éponyme. L'auteur, qui s'inspire de sources latines et de brefs textes romanesques français sur le jeune Macédonien, rédige une vaste somme biographique empreinte de merveilleux et d'un romanesque échevelé. Il dresse le portrait d'Alexandre en chevalier noble et courtois et détaille l'éducation qui lui est donnée par différents maîtres. Citons le passage relatif à Aristote (branche I, laisse 15, v. 333-340) :

Aristote d'Athènes l'éduqua noblement.
C'est le premier maître que Philippe lui avait choisi.
Il lui fait lire les textes, le jeune homme comprend vite ;
il lui enseigne le grec, l'hébreu, le chaldéen, le latin,
et tout ce que l'on sait de la mer et du vent,
et le cours des étoiles et sa mesure,
et comme les planètes s'opposent au mouvement du firmament,
et la vie de ce monde sous toutes ses formes.
Et il lui apprend à user de sa raison et de son jugement,
comme la rhétorique l'explique.
Et il lui donne un conseil judicieux...

L'énumération est marquée, en ancien français comme dans la traduction, par le polyptote et l'anaphore en « et » qui crée un effet d'accumulation. C'est « Aristote » qui est le sujet de toutes les phrases car il a la position prestigieuse de l'enseignant mais l'énumération montre que les connaissances d'Alexandre sont multiples et sa capacité à apprendre remarquable.

Plus loin dans le *Roman d'Alexandre en vers*, la description de la tente d'Alexandre, modèle trop peu connu d'*ekphrasis*, est la mise en image de la somme de ses connaissances (branche I, laisses 95-98). Sur le devant de la tente sont peintes les saisons, les douze mois de l'année, les heures et les jours, le ciel, les planètes et les constellations. Sur l'autre plan, on voit une mappemonde, l'Asie, l'Afrique et l'Europe, les montagnes, les fleuves, les cités importantes. Le troisième et le quatrième plan sont ornés respectivement d'une représentation de la naissance d'Hercule et de ses travaux, et l'histoire de la guerre de Troie. Ces images sont toutes glosées en lettres d'or et c'est là, nous dit le texte, qu'Alexandre aime à se reposer « entouré des douze pairs qui admirent sa science. » La tente est la représentation métonymique du héros, elle donne à voir la somme de ses connaissances.

¹⁶ ALEXANDRE DE PARIS, *Le Roman d'Alexandre*, L. Harf-Lancner (trad.), Paris, Livre de Poche, Lettres gothiques, 1994.

Dès le début du roman, toutefois, l'auteur nous donne à comprendre que cette accumulation de connaissances n'est pas le but de l'enseignement. Dans le roman d'*Alexandre de Paris*, l'éducation est vue comme une initiation à l'exégèse. Quand Alexandre a cinq ans, il fait un rêve énigmatique. Il va manger un œuf dont personne d'autre ne veut. Il fait rouler l'œuf sur le sol jusqu'à ce qu'il casse. Un dragon en sort, qui tourne trois fois autour du lit d'Alexandre et meurt avant de réussir à retourner dans sa coquille (branche I, laisse 9). Ce rêve est si symbolique en apparence que Philippe convoque de sages philosophes pour l'interpréter. Trois explications lui sont données. Le premier à parler, Astarus de Grèce, voit dans le dragon un Alexandre cruel et farouche, un orgueilleux, batailleur, qui échouera, fera demi-tour et perdra sa valeur (branche I, laisse 12). Le second, Saligot de Ramier, identifie le dragon à un fou, félon et farouche, qui souhaite régner par la force. Nul de ses désirs ne se réalisera et il sera abandonné de ses amis (branche I, laisse 13). Tous deux font de l'œuf une chose négligeable parce que fragile, de mauvais augure parce qu'il se casse. Philippe est effrayé de ces réponses. Aristote, quoiqu'arrivé en premier, choisit de parler le dernier. Le texte précise qu'il choisit soigneusement ses mots (« de bien dire se painne », branche I, laisse 14). L'œuf, c'est le monde, en raison de sa rondeur. Le dragon, Alexandre, deviendra le maître du monde et prendra le chemin de retour vers la Macédoine une fois ses exploits accomplis.

À l'orée du roman, nous sommes donc sensibilisés aux lectures et interprétations multiples et contradictoires dont un fait peut faire l'objet. Nous apprenons aussi que c'est le talent pour la manipulation des mots et la rhétorique pragmatique qui confère le pouvoir sur les mots et les personnes. Aristote est engagé comme pédagogue pour Alexandre non en raison de la justesse de son interprétation – le lecteur qui connaît l'histoire sait que toutes ces interprétations sont justes à leur façon – mais parce qu'il a choisi d'interpréter le rêve dans un sens flatteur pour Philippe en faisant du dragon le symbole de la conquête du monde par Alexandre alors que les autres en font un symbole d'orgueil et d'échec. Un choix concret de mots peut changer l'interprétation d'un signe. Chaque dénomination est sélectionnée dans un ensemble de significations de la réalité et ne montre que l'aspect nécessaire pour convaincre une audience. Nous est ici livré le principe qui gouverne ce roman : l'éducation d'Alexandre est une succession de défis rhétoriques.

Dans le roman d'Alexandre de Paris, l'éducation d'Alexandre par Aristote ne s'arrête pas à sa période juvénile. Il reçoit par la suite de son maître de cuisantes leçons. Après sa première victoire militaire, Alexandre est confiant en la force de son armée. Quand il apprend qu'aucun roi ni empereur n'a jamais été capable de s'emparer d'Athènes, il forme le projet de la conquérir et de la détruire. C'est le moment du roman dans lequel Alexandre se laisse submerger par l'*hybris*. Notons que ce désir brûlant de conquête vient aussi de ce qu'Athènes est la cité des arts et des lettres. Le texte dit « elle resplendissait tant de sagesse et de science qu'on pouvait y trouver tout le savoir du monde ». Le texte en ancien français a cette belle expression : la ville est « enluminee » de connaissances (branche I, laisse 75). Il s'agit d'une conquête symboliquement importante pour le jeune Macédonien en quête de défis. Le peuple athénien appelle à son aide Aristote car il est à la fois natif de la cité et l'ancien précepteur d'Alexandre ; ils espèrent qu'il pourra convaincre Alexandre de renoncer à son dessein. Quand Alexandre apprend la venue de son maître, il jure devant ses hommes qu'il ne sera pas dupé par Aristote, qu'il ne lui obéira plus jamais et qu'il fera exactement le contraire de ce qu'Aristote lui demandera. Arrivé au camp des Grecs, Aristote parle avec Alexandre de choses anodines. Notons qu'Aristote est lui aussi « enluminé » de savoir (branche I, laisse 80). Avant de partir, il s'adresse à lui en ces termes : « Alexandre, qu'attends-tu donc ? Hâte-toi de faire armer tous tes hommes et lance l'assaut contre cette bonne cité ! Brûle donc et réduis tout en cendres sur ton passage ! Que rien ne les protège, ni haut mur, ni grand fossé, et qu'il n'en reste pas la valeur d'un denier ! » (Branche I, laisse 82). Lié par sa promesse, Alexandre ne peut que céder devant la supériorité du vieux philosophe. Il comprend l'immense pouvoir des mots quand il se découvre vaincu par ses propres mots, à tel point qu'il croit y voir d'abord de la magie. Cet épisode est une surenchère dans l'enseignement d'Aristote. Lui qui avait appris à Alexandre à « conquérir les royaumes par la force et à faire plier les ennemis devant lui », (branche I, laisse 78) il a démontré que les mots peuvent être parfois plus forts et plus efficaces que des actes, car le jeune roi a été défait sans combat. À partir de cet épisode le héros est déterminé à aiguiser son esprit.

Nous pouvons voir qu'Alexandre a appris la leçon bien plus loin dans le roman, quand il utilise sa compréhension des mots pour gagner une bataille et consolider son pouvoir (branche III, laisse 13). Une fois la Perse conquise, il est résolu à tromper les meurtriers de Darius, deux serviteurs qui l'accompagnaient dans sa fuite et qui l'ont

tué traîtreusement. Alexandre veut venger d'une mort si honteuse son ancien ennemi pour rendre hommage au grand roi qu'il était. Il fait alors une promesse publique – sur le modèle de la promesse précédente – : les meurtriers lui ont rendu un grand service en tuant son ennemi ; s'ils se dénoncent, il leur passera, pour les récompenser, des bracelets aux poignets et des colliers au cou et il les élèvera au-dessus des autres hommes. Les meurtriers, avides d'argent et de reconnaissance, se font connaître au roi, qui tient sa promesse en les faisant attacher et pendre, leur passant ainsi des cordes aux poignets et au cou et les élevant physiquement au-dessus des autres hommes, au bout d'une corde. Il a joué sur le sens concret et sur le sens figuré des mots comme d'un piège. Alexandre a appris d'Aristote à utiliser les mots et il applique sa leçon en reproduisant son premier serment, mais en maîtrisant le système coercitif de la promesse, qui peut se faire menace ou récompense. On peut remarquer qu'Aristote a seulement joué sur le mécanisme prophétique de la promesse tandis qu'Alexandre, en bon élève, a joué sur l'équivoque. D'apprenti, il devient maître car il a compris le sens des mots et s'en est servi pour établir son autorité et sa crédibilité en tant que roi qui tient ses promesses et rend la justice. L'aspect public de la promesse orale est très important, car c'est ce qui la rend coercitive, c'est aussi ce qui la rend efficace car sans public, il ne subsiste aucune preuve que les meurtriers ont été dupés par des mots.

Alexandre apprend de ses échecs dans une sédimentation continue de ses expériences.

Nombreuses sont aussi dans le roman les batailles qui sont précédées d'un duel verbal préfigurant la résolution de chaque conflit. Avant qu'Alexandre ne rencontre Darius, le roi Perse lui fait envoyer des cadeaux destinés à souligner leurs positions respectives de roi et d'enfant – Alexandre est encore à l'époque un jeune prince novice dans l'art de la guerre (branche I, laisse 89). Darius lui envoie une balle, un fouet, un frein de cheval et une caisse d'argent pleine d'or. Une lettre accompagnant le trésor en glose les éléments : la balle est pour qu'il continue à jouer comme un enfant qu'il est, le frein pour lui apprendre à se maîtriser, le fouet pour le corriger et l'or représente le tribut que les Macédoniens doivent verser à l'empereur Perse. Alexandre ne montre pas de signe de colère, malgré la peur des messagers. Il leur demande au contraire de féliciter Darius de sa finesse. Darius, dit-il, connaît le futur, puisqu'il a donné à Alexandre une balle qui représente sa future conquête du monde, le frein signifie que tous se soumettront à lui, le fouet sera pour punir ceux qui oseront

se dresser contre lui et l'or suggère le tribut qu'il recevra de tous ses sujets. Cette façon de renverser la signification des mots à son profit montre qu'Alexandre maîtrise désormais le pouvoir conféré par la rhétorique. Les cadeaux de Darius possédaient déjà un double sens : ce sont des cadeaux et pourtant ils transmettent une menace explicite. Ce n'étaient déjà plus des objets mais des symboles. Alexandre se réapproprie la stratégie de son adversaire et reprend le contrôle du sens. Il a compris, comme Aristote lorsqu'il a interprété le songe au début du roman, l'usage qu'il pouvait faire de la fondamentale polysémie des signes. Darius donnait une signification liée à l'emploi des objets (une balle est faite pour jouer) et Alexandre une signification liée à leur forme (la balle est ronde comme le monde à conquérir). Ce schéma se répète la deuxième fois où Darius envoie des cadeaux à Alexandre, avant la seconde bataille qui les opposera. Darius envoie au Macédonien une mule chargée de paniers pleins de graines de pavot. Il fait dire à Alexandre que son armée est tout aussi nombreuse que ces graines et lui conseille de renoncer à ses ambitions (branche II, laisse 112). Alexandre prend une poignée de pavot et les mange, déclarant les graines « suaves et douces... ». Il fait ensuite remplir son propre gant de graines de poivre et le donne au messager, en disant : « Ce petit tas de poivre est plus dur à avaler que toutes vos graines douces ». Les graines sont ici des métonymies des deux armées. Encore une fois, Alexandre répond en imitant et en renchérissant. Dans ce passage, l'auteur insiste sur la subtilité du héros. Par ses paroles, le Macédonien séduit les messagers qui retournent à Darius la bouche pleine de louanges pour Alexandre, ce qui provoque la colère du Perse. À chaque fois, c'est l'interprétation qui devient l'enjeu de la bataille, et le combat est toujours perdu par Darius avant le premier engagement de troupes¹⁷.

Alexandre continue son voyage en Orient et continue à affûter ses qualités rhétoriques. Il serait trop long de citer ces passages. Nous nous contenterons de citer l'acmé de ce parcours, la rencontre d'Alexandre avec un diable enfermé sous une pierre (branche III, laisse 161). Le diable commence par mentir à Alexandre pour être libéré rit en s'apercevant de sa clairvoyance. « Alexandre, dit-il, tu es un homme

¹⁷ Ces différents jeux de mots sur la pendaison des meurtriers de Darius et sur les deux épisodes de cadeaux de Darius ont posé problème aux enlumineurs. Sur les images de la pendaison des meurtriers de Darius, on pourra lire : Alison STONES, « Notes on three illuminated Alexander manuscripts », *The Medieval Alexander legend and romance epic, essays in honour of David Ross*, P. Noble, L. Polack et C. Isoz (éd.), NY, Kraus, 1982, p. 193-241.

rusé, et tu ne peux être dupé par celui qui a la connaissance ». L'ingéniosité d'Alexandre est reconnue par le « Malin » en personne.

Aristote, le pédagogue d'Alexandre, avait enseigné au jeune conquérant tout ce qui est nécessaire à un roi : l'art de parler et de bien écrire, les us et coutumes des pays étrangers, la politique et la morale, ainsi que ses propres centres d'intérêt en tant que savant et philosophe.

Que reste-t-il, de l'Antiquité au Moyen Âge, de l'Alexandre savant ? La littérature épistolaire a contribué à forger l'idéal d'une relation pédagogique interactive entre les deux hommes. Figures emblématiques de l'enseignement et de la sagesse, Alexandre et Aristote ont non seulement patronné une part considérable de la littérature didactique ou morale du Moyen Âge, mais la légende en a fait les dépositaires ou les inventeurs des connaissances les plus mystérieuses. On connaît ainsi un manuscrit astrologique du Xe attribué à « Alchandreus ».

Plus que des connaissances, Aristote a enseigné à Alexandre à être curieux et à réfléchir, il lui a appris à penser. C'est ce que les textes littéraires, et notamment celui d'Alexandre de Paris, ont su mettre en scène. En même temps qu'Alexandre, le lecteur apprend qu'être savant, ce n'est pas nécessairement *posséder* du savoir, mais être capable de le *mettre en pratique*. Le lecteur savoure¹⁸ les progrès du héros et apprend des joutes d'esprit du philosophe savant et du prince philosophe – strate ultime de l'interactivité du savoir.

¹⁸ Rappelons que le latin *sapere* signifiait « avoir du goût » en parlant d'un aliment ou d'un plat. Il nous en reste un souvenir dans le mot « saveur ». Dès l'origine, le verbe *sapere* / « savoir » a un sens concret et culinaire et un sens abstrait et métaphorique : « savoir », c'est savourer par l'esprit.